

*et comme à ma connaissance on n'a jamais contesté une décision d'arbitre (mais, sans doute, cela doit arriver) je n'ai jamais entendu parler d'enjeu escamoté, et la cause en est peut-être que, dans une foule aussi exaltée, les conséquences seraient, comme on a pu le savoir dans les cas de tricherie, rigoureuses et immédiates ...).*

Enfin, les blocs descriptifs qui apparaissent entre des commentaires théoriques explicites sont eux-mêmes déjà intercalés d'énoncés ou d'expressions qui en usent au plan théorique, mais moins explicitement dans cette fonction, donc sans marquer de changement de niveau de discours (*Sabunq*, le mot qui signifie "coq" (et qui apparaît dans les inscriptions dès 922) prend les sens métaphoriques de "héros", "guerrier", "champion" (...), un homme est au abois, il fait un dernier effort, un effort insensé pour se tirer d'une situation inextricable, on l'assimile à un coq mourant qui allonge brusquement une dernière botte à son bourreau pour l'entraîner dans une destruction commune, procès, guerres, luttes politiques, litiges d'héritiers, disputes dans la rue, on compare tout cela aux combats de coqs). Les termes que je souligne indiquent ici la part, dans la description des actions des Balinais, de l'objet que l'observateur est en train de construire: les premiers "font des choses" (métaphoriser, assimiler, comparer); or ces actions sont précisément ce que l'observateur va construire comme observable (puis comme objet), c'est-à-dire le OC en tant que "métadiscours" social postulé fonctionner pour les agents qui le pratiquent, et en tant qu'entité d'ordre sémiotique pour la théorie qui veut en rendre compte.

J'ajoute un dernier point, mais qui concerne l'ensemble du texte au delà des seuls passages descriptifs. On peut observer que les marques des instances de discours sont régulières dans les trois premiers chapitres: *Je* est réservé au scripteur (*je l'ai dit plus haut*) et au chercheur, tantôt observateur, tantôt théoricien (*j'ai vu, ce fait ne prouve rien contre mon interprétation*), déjà actants dans le récit du chapitre un. *On* est utilisé pour les Balinais, les autres chercheurs ou pour quiconque. Et si *nous* associe en général le lecteur (sauf lorsque, dans le récit, il est question de la femme du locuteur) dans le déroulement du plan du texte (*comme nous allons voir*), *nous* par contre l'associe en tant que participant soit d'une observation soit d'une situation empirique reconstruite (*si vous en pariez cinq cents...*) On peut cependant remarquer que ce système se déstabilise dans la seconde moitié du texte où l'on voit se manifester une dominance impersonnelle: *on* l'emporte sur *je* dans les opérations d'inférence qui font progresser la solution du problème anthropologique et dans les avancées théoriques finales; et *nous* devient de plus en plus englobant pour finir par recouvrir, dans le dernier chapitre, tout consommateur de OC, tout anthropologue, tout lecteur, tout homme enfin (le OC *nous parle, nous dit* ...). En fait, plus on avance plus on trouve d'usages différents et moins réguliers des marques de personnes, à l'exception de *je* qui reste stable, mais qui s'atteste de moins en moins souvent pour disparaître des huit dernières pages. La modalité finale (*il faut...*) implique tout être de culture !

Les quelques exemples que j'ai rapportés laissent entendre en tous les cas que la syntaxe des descriptions, à l'échelle des "Notes", n'est pas simple, et qu'elle se laisserait difficilement standardiser, c'est-à-dire ramener à un modèle régulier. Les *types*, les *niveaux*, les *sources* de langage y sont intriqués. Est régulier par contre dans les descriptions, à de rares exceptions près, l'effacement de l'énonciateur et l'objectivation de "l'autre", c'est-à-dire du Balinais comme sujet d'actions, mais très rarement comme sujet de langage.

Donnons encore un exemple de cette complexité linguistique, un parmi d'autres: *Les passionnés, les enthousiastes au sens littéral du terme, peuvent consacrer le plus clair de leur vie aux coqs; et les autres, la très grande ma-*

porité, ceux même que leur passion, si vive qu'elle soit, n'a pas entièrement dominés, sont capables de passer avec les coqs un temps excessif - de l'avis des profanes et aussi de leur propre aveu. "Je suis fou des coqs" geignait mon lo-geur, un aficionado de l'espèce tout ordinaire à vues balinaises, chaque fois qu'il déplaçait une cage, qu'il donnait un bain ou surveillait une becquée. "Nous sommes tous fous des coqs" (p. 96). Et on pourrait faire la même observa-tion à propos des descriptions les plus techniques, les plus construites pour l'explication, c'est-à-dire les descriptions des deux types de paris au chapitre trois.

## 2) Les descriptions prétendent référer à quelque chose

Quine, commentant Tarski<sup>(1)</sup>, fait observer que le prédicat métalinguis-tique "est vrai" est un dispositif langagier permettant de supprimer l'effet des guillemets ("") qui nous obligent à parler des mots dans par exemple: ""*la neige est blanche*" est vrai". En d'autres termes, bien qu'ayant l'air de parler du langage avec ce prédicat, nous parlons en fait du monde, mais à condition que l'expression ci-dessus veuille affirmer que la neige est blanche, ou mieux, de la neige, qu'elle est blanche. Toutefois la question de savoir si la neige est bien blanche ne relève plus, c'est évident, des dispositifs langagiers, mais de ce qu'on peut savoir des choses du monde.

"Est vrai" est un méta-prédicat implicite dans l'usage de tout dis-cours descriptif (il est parfois explicite: *le fait est que, en vérité ...* se rencontrent dans les "Notes"); c'est une façon de dire que la description parle du monde, et non pas de celui qui en parle ou de son langage, ou bien que si on l'emploie pour parler de celui qui parle ou de son langage, c'est comme s'ils faisaient partie du monde dont on parle. Il appartient au sens de la description de référer, c'est-à-dire d'individualiser quelque chose comme donné hors du lan-gage qui en parle et de celui qui en parle. En décrivant, celui qui décrit sig-nifie donc que ce dont il parle le précède ou existe hors de lui, et ne peut en conséquence être réduit à ce qu'il en dit ou à ce qu'il en construit.

L'effacement de l'énonciateur, l'usage du seul présent, la dépersona-lisation des agents sujets d'énoncés, la modalisation *de re*, les propriétés d'ouverture de la description (son aspect "idiographique") qui la font paraître mimer le caractère inépuisable des côtés du réel, etc., sont autant de facteurs textuels responsables de cet effet. Mais cela, qui est vrai de tout énoncé des-criptif, ne fournit pas au lecteur, par là seulement, le moyen de savoir - de vérifier - si l'on parle bien en fait de quelque chose, que l'on pourrait par conséquent re-décrire autrement, et dont l'existence ne serait donc pas unique-ment le pur produit de la description elle-même, ce qu'on appelle habituellement un "artefact".

Cette possibilité de vérifier (donc de se tromper, de corriger et d'accroître son savoir), qu'on ose à peine rappeler tant elle est triviale<sup>(2)</sup> en science, est une des condition *sine qua non* de l'usage d'une description dans la construction d'un savoir empirique. Et dans le texte de Geertz, on trouve bien

(1) W.V.O. Quine, (1975), Philosophie de la logique, Paris, Aubier, trad. J. Largeault, 22-25.

(2) J. Favret-Saada, (1976), qui ne trouve pas son emploi tellement évident en anthropologie le rappelle sous cette forme: "*Un précepte de l'anthropologie britannique - le seul peut-être, au nom de quoi je puisse me dire ethnographe, veut que l'indigène ait toujours raison, qui entraîne l'enquêteur dans des directions imprévues. Que l'ethnographe puisse être ainsi dévoté, que rien de ce qu'il trouve sur le terrain ne corresponde à son attente, que ses hypothèses s'effondrent au contact de la réalité indigène, bien qu'il ait soigneusement préparé son enquête, c'est là le signe qu'il s'agit d'une science empirique et non d'une science-fiction*" (11).

des traces de l'action de cette norme. À mon avis et dans un tel contexte, cette norme lie de façon inséparable le sens référentiel des descriptions avec la question de la légitimité du discours tenu, question elle-même liée à celle de l'autorité professionnelle, intra-disciplinaire, dont dispose celui qui l'énonce. Je retiendrai trois types d'indices.

- Un premier type d'indices permet d'attester de la présence historique de l'ethnographe sur le terrain et du fait qu'il n'était ni le seul à s'y trouver, ni le premier: le texte des "Notes" commence par une localisation temporelle qui date avec précision (*Au début d'avril 1958*) l'arrivée sur le terrain de deux personnes (*ma femme et moi*) mandatées (*des intrus professionnels, des dispositions ayant été prises à l'avance...*). Dans le fil du texte ensuite, on a des mentions d'autres voyages du locuteur et des mentions de voyages accomplis par d'autres que lui à Bali, ainsi qu'un certain nombre d'allusions à la présence de l'ethnologue sur le terrain (*j'ai vu, j'ai entendu, dans les lieux, les observations que j'ai récoltées, j'ai observé, le village dont j'ai observé de fort près les activités, les Balinais avec qui j'ai pu en discuter...*). Il est clair que tout cela pourrait relever de la pure fiction si l'on ne savait pas, par ailleurs, que le locuteur est bien un anthropologue de terrain spécialiste de Bali - donc qu'il doit y être allé et que des preuves en existent !

- Un second type d'indices se trouvent dans l'appareil des références qui accompagne le texte, très considérable en quantité pour un type de texte voulu du genre "essai". À l'exception de celles, assez nombreuses, qui servent à élargir le propos au delà du terrain ou à fournir des appuis théoriques, les références qui intéressent ici la référence consistent à fournir des données et des documents ethnographiques qui doublent ceux de Geertz ou qui les complètent. Sans compter qu'en science, on n'écrit normalement pas sans références (on sait que l'"Index des citations" est un outil très utile en sociologie de la science pour étudier ses changements), tout se passe comme s'il fallait montrer que lorsqu'on s'attaque à une chose, il était nécessaire d'être plusieurs pour en faire un objet de connaissance. L'intersubjectivité est encore une trivialité de la pratique scientifique !

Et tout ceci pourrait aussi être une fiction si le contexte d'usage des "Notes" ne laissait pas savoir que les références qui y sont citées se trouvent en principe dans des bibliothèques à disposition de chacun. À côté de ces références proprement disciplinaires, on trouve par ailleurs chez Geertz des références interdisciplinaires; c'est sans doute un des points sur lequel son texte diffère, disons, d'un article de biologie où il serait anormal aujourd'hui de voir figurer des références datées des époques d'Aristote ou de Shakespeare.

- Un troisième type d'indices apparaît dans les rares allusions de Geertz à la description elle-même. Elles se trouvent toutes au chapitre quatre (pp. 107-112, 123-124). À plusieurs reprises pour introduire des descriptions du jeu d'argent, l'auteur ne fait plus appel, comme précédemment, à ce qu'il a vu ou observé, mais à des données dont il dispose, des données statistiques (l'expression revient plusieurs fois), des observations méthodiques, une description ethnographique prolongée, des preuves, exemples, constatations et chiffres aussi abondants qu'indubitables. Ce qui est indiqué par là, c'est l'existence de textes qui sont disponibles "avant" le texte des "Notes", dans des dossiers où des inscriptions sont déjà classées, ordonnées, comptées et que ce texte reformule en partie dans son propre contexte; des descriptions "en dessous" du texte, plus complètes, plus systématiques - conformes au canon de la profession mais qui seraient fastidieuses à lire - et que les descriptions des "Notes" réinscrivent sous un angle qui n'est plus celui de l'enquête en tant que

pratiquée, mais sous celui de son exposé.

Ce type de garant de la référence des descriptions est, lui aussi, lié à une exigence de la profession. Qu'une description donnée dans un contexte public ne soit jamais vraie sans l'intervention de strates et de systèmes d'autres descriptions, qu'elle soit en un mot essentiellement une redescription, c'est à Malinowski, en 1922, qu'on doit d'en avoir exprimé la norme devenue pragmatique pour la description ethnographique, dans l'introduction méthodologique des *Argonautes*<sup>(1)</sup>. Il ne s'agit donc pas d'un fait contingent et assez banal en lui-même de par sa généralité, à savoir que l'anthropologue a déjà travaillé avant de se mettre à écrire; il s'agit bien d'une norme qui régit son écriture même dans le cadre de sa discipline, au même titre que l'appareil des références et les témoignages de sa présence sur un terrain.

Ces quelques observations suffisent pour suggérer un rapport étroit entre la question de la référence des descriptions et celle de la distinction, au sens où j'ai introduit plus haut cette notion. C'est une façon de soutenir aussi que, dans l'activité scientifique génératrice de faits, la question de savoir si la neige est bien blanche, quand on prétend que la description "la neige est blanche" est vraie, ne se résout pas par un simple appel à l'idée de correspondance entre le dire et l'être. Celle-ci est certes l'effet produit par l'acte de décrire quand tout se passe bien, et sans nul doute son intention; mais il reste à savoir comment cet effet est produit dans les faits discursifs, et ce que veut dire "quand tout se passe bien" lorsqu'on veut rapporter sur quelque chose.

### 3). Les descriptions schématisent un objet de savoir

Si certaines opérations sémantiques et pragmatiques propres à la description la font, comme on vient de le voir, contribuer à individuer quelque chose en y référant parmi les événements du monde, décrire, c'est faire plus cependant. Une description sert aussi à identifier quelque événement ou chose sous certains aspects, donc à le catégoriser en un certain sens (Port-Royal classait la description parmi les définitions, mais imparfaite, incomplète, contingente).

En effet en tant que signe, dans un langage, de ce qui est extérieur à celui-ci (en tant que discours référentiel) la description n'est évidemment pas ces choses qui sont décrites, mais leur représentation; ce qui est décrit "tient lieu" de chose, mais dans une certaine forme qu'une formulation, avec d'autres propriétés sémantiques ou pragmatiques que celles qui la font référer, donne comme semblable à ce qui est décrit.

Cette représentation est un certain objet, que la description ne désigne pas bien sûr (elle n'y réfère pas), mais qu'elle indique à l'imagination et à la pensée qui n'opèrent qu'à partir d'un support d'indices matériels fournis par des textes ou des gestes. Cet objet n'est, en ce qui nous concerne ici (des textes scientifiques), évidemment pas séparable de la formulation qui l'inscrit dans le discours, sauf au moyen d'autres signes, d'autres formulations ou d'autres inscriptions (des "interprétants" au sens de Peirce). Il n'est donc pas, tel quel, comme une chose dans l'esprit; mais il n'est pas non plus dans le monde autrement que comme gestes ou comme formulations, puisqu'il nous sert, en tant que symbolique, non seulement à parler du monde, mais encore à en dire

(1) Le lecteur des Carnets de Malinowski peut constater avec quel soin maniaque, avec quel souci angoissé l'anthropologue triait et protégeait ses dossiers lorsqu'il s'agissait pour lui d'entreprendre, d'île en île en pirogue et sous une pluie tropicale, le périple qui lui permit de reconstruire les circuits d'échanges de la kula trobriandaise.

quelque chose d'organisé du point de vue de la pensée. De ce point de vue, les objets des sciences humaines ne diffèrent pas de n'importe quel objet de savoir. Ce qui diffèrera par contre, ce seront les formulations (ou les gestes) par lesquels les objets sont formés.

C'est dire qu'un point de vue interprétatif est inévitablement à l'oeuvre dans la formulation d'une description quelle qu'elle soit. On peut le dire déjà du seul fait qu'elle est matériellement finie (quoique sémantiquement ouverte), comme morceau de texte ou comme épisode de discours; par ailleurs, toute unité de langage est par définition discrète. Mais on peut le dire aussi parce que les objets de nos savoirs doivent pouvoir être cernés par des limites et stabilisés pour un temps ou sur un espace ("perusables" comme dit Geertz), et c'est à quoi sert un langage, tandis que les choses d'expérience, elles, sont inépuisables, uniques, continues, intriquées et changeantes: "poussière et panique" ou "aventures mémorables", en tous cas de l'avis des anthropologues de terrain !

L'intervention inévitable d'un point de vue est en effet fonction de la différence existant entre ce qui est montré, l'objet, et ce à propos de quoi on le montre, les choses ou les événements du monde. Et l'on voit bien que sans cette différence, la description ne pourrait relever en général du champ des activités sémiotiques; sans elle, on ne pourrait concevoir en particulier qu'un savoir dont on construit, dont on schématise dans un langage le domaine objectif (l'univers de discours) puisse être jamais modifié; on ne pourrait pas concevoir, en fait, qu'on puisse ni inventer, ni réutiliser ce qu'on a une fois pensé ni se tromper !

Mais cet objet que montre une description peut être 3.1), différemment abstrait, et 3.2), différemment configuré.

Actuellement, la forme la plus abstraite et la plus exactement configurée (de notre histoire) que peut prendre un objet de science, c'est lorsqu'il est formalisé, ce qui présuppose qu'il soit mathématisé. Prenons cet idéal (à la fois galiléen et leibnizien), qui semble être interne aux sciences modernes comme un de leurs projets et qui est réalisé par secteurs dans certaines disciplines (là où le poids de l'empirie ne pèse pas trop lourd sur la possibilité d'en extraire des objets), comme le terme limite d'une échelle dont les autres étages ne le réaliseraient que par degrés. On admettra alors que ce qui n'est pas formalisé (ou ne peut pas -encore?- l'être) ne peut-être que schématisé, c'est-à-dire tributaire par définition - dans une variété, continue ou non, de niveaux d'abstraction et de styles de configuration - *des* langages en usage et *des* contraintes historiques, sociales et cognitives (voire biologiques) qui pèsent sur la construction langagière des savoirs.

Ce que j'ai appelé une "tendance à l'idéographie" manifeste, ne semble-t-il, dans tout projet de science, est intrinsèquement liée à cette tâche qui consiste non plus à rapporter sur quelque chose (ce dont je viens de parler sous 2)), mais à rapporter quelque chose avec soi. Il faut, pour le savant qui "y" va (quel que soit son terrain), "en" revenir avec un matériel qui soit d'une part montrable à ses collègues, à ses élèves et à ses commanditaires, voire à un éditeur et à un public, et qui soit d'autre part traitable dans les programmes de recherche en cours dans sa discipline.

Les descriptions qui apparaissent dans le texte de Geertz, aussi "naturelles" (ou non formalisées) soient-elles dans la complexité de leur écriture, ne me paraissent pas devoir échapper à cette tendance étant donné leur contexte d'usage, à savoir dans l'institution scientifique, en relation avec deux types d'explication et dans une conception clinique ou diagnostique de l'inférence.

Ici encore, je ne ferai qu'indiquer quelques pistes le long desquels

une analyse plus fine de procédures de schématisation peut être menée.

3.1) La longue description du CC qui forme l'essentiel du chapitre deux est très détaillée et très vivante. Mais loin de suivre la succession concrète et singulière des épisodes d'un combat de coqs donné en particulier, dont l'individualité des protagonistes serait indiquée et les temps historiques marqués, elle présente un objet déjà abstrait, les CC en général ou le CC en soi (*un combat de coqs, tout combat de coqs, le combat de coqs*). Sorti de la temporalité de ses contextes événementiels, cet objet est reconstruit à partir de données phénoménales indiquées comme préalables, dont l'existence est attestée ici ou là dans cette partie du texte au moyen de parenthèses dont le contenu est plus concret, ou sous la forme d'exemples plus variés pour le lecteur.

Ces descriptions fournissent en général des données sur des comportements humains et gallinacés, sur les objets matériels qui leur sont liés, voire sur du langage (*on attache aux deux coqs leurs éperons (taqqi), glaives d'acier pointus, tranchants comme des rasoirs, longs de dix à douze centimètres*).

Mais elles portent très souvent aussi sur des comportements en tant que réglés (*pour cette délicate opération, peu d'hommes ont le savoir-faire voulu*); et ceux-ci sont rapportés tantôt en extériorité (*en général on compte une demi-douzaine d'éperoniers dans un village*) tantôt de l'intérieur (*on y procède un peu différemment en méditant la chose jusqu'à l'obsession*); de ce point de vue, bien des passages acceptent une double lecture (*parfois ils refusent de se battre (...), alors on les emprisonne ensemble dans une cage d'osier, et ordinairement c'est suffisant* (du point de vue de l'observateur ou de celui de l'agent?) *pour qu'ils engagent la bataille*).

Par ailleurs, ces comportements réglés sont eux-mêmes décrits comme insérés dans des structures d'inférence attribuées aux agents (*si un coq peut marcher, il peut se battre, et s'il peut se battre, il peut tuer; et ce qui compte, c'est de voir lequel des deux va mourir en premier*) et parfois, mais le fait est rare, aux inférences du chercheur et du lecteur (*on fixe un éperon (...). Pour des raisons que nous verrons tout à l'heure, on y procède un peu différemment...*). Enfin, un niveau assez régulier d'abstraction est fixé par une métaphore qui court à travers toute la description, celle du match de boxe, mais on touche déjà là à un problème de configuration.

- La description des deux types de paris du chapitre trois augmente en abstraction. Outre l'effet de microscope sélectionnant et grossissant une partie de la "préparation", on ne trouve plus ces détails animant la description précédente sur la forme des éperons, le soin et l'excitation des propriétaires de coqs, à une exception près où l'on retrouve sur quelques lignes un ton plus épique, comme pour rappeler au lecteur que ce jeu à la logique abstraite qu'on décrit maintenant est bien le même jeu sanglant que tout-à-l'heure.

Les parenthèses cessent d'être illustratives pour devenir explicatives, et dans les énoncés dominant les chiffres, parfois en listes, les pour-cents et les lois de calcul. Les nominalisations abondent, les partenaires du jeu d'argent se voient nommés par des appellations abstraites et stables (*le favori, le non favori, les preneurs, les donneurs*), et les actes décrits se résument à des cris, comme à la bourse (*il crie qassa, "cinq"; s'il crie "quatre": il crie le chiffre plutôt dans les faibles*). Ces cris sont de plus décrits dans leurs relations, celles de la logique du jeu (*ceux qui crient "cinq" et ne recueillent pour réponse que "brun, brun", se mettent à crier "six"*) et ces relations sont aussitôt reformulées à un niveau supérieur d'abstraction (*si malgré le passage d'un chiffre à l'autre, les preneurs restent rares, on recommence et l'on monte; un donneur crie pour amener le preneur à plus forte cote, un preneur, pour amener le donneur à plus faible cote*).

Dans ces deux exemples, différents niveaux d'abstraction de la description apparaissent enchevêtrés dans une syntaxe plutôt complexe, en un mouvement de construction où l'on passe, pour le premier, de données vers une thèse sur laquelle portera l'explication, et pour le second, vers ce qu'on peut appeler assez exactement un modèle explicatif.

- Il en va par contre un peu autrement dans le dernier exemple de description dont j'aimerais parler. Il s'agit de cet ensemble de dix-sept "faits" du chapitre quatre, tels que les déclare Geertz avant de les énumérer. On se souviendra qu'ils viennent à l'appui de la dernière reformulation de la thèse centrale sous l'angle du second principe explicatif, à savoir que le CC "sérieux" (selon la logique du jeu d'argent) est "la mise en scène de soucis de prestige et de position sociale", et qu'ils débouchent sur un résumé quasi axiomatique (un "*paradigme formel*") de la logique du CC, dont le chapitre suivant expliquera non la causalité, mais la fonction.

Dans ces cinq pages, on peut observer que la syntaxe s'est simplifiée, que moins de niveaux y sont intriqués et qu'on est d'emblée placé au niveau de "*principes*", de leurs "*extensions logiques*" de "*schémas sociologiques*", dans le cadre desquels sont réinscrits des fragments de données des descriptions précédentes (*de la sorte, dans leur grande majorité, ces gens qui font spectacle en criant "cinq" ou "tacheté" sont en train d'exprimer leur fidélité à un parent, non pas leur appréciation de l'oiseau, leur intelligence de la théorie des probabilités ni même leur espérance d'un gain sans travail*).

D'autre part, c'est le seul passage qui montre un usage régulier de l'implication, par vous, d'un observateur/lecteur (ou de plusieurs?) dans la situation décrite (*si votre groupe de parenté n'est pas en lice, vous soutiendrez de la même manière, vous verrez rarement s'affronter deux coqs...*), une façon de marquer sans doute, par contraste, le caractère reconstruit des situations décrites inscrites par là comme possibles ou pensables.

Dans ce texte, la description est menée à un niveau d'abstraction constant pour l'essentiel (*le coq, un homme, ces gens, un parent, le combat, pa-rrier, soutenir, s'opposer, se réunir*) et il serait relativement aisé de regrouper les termes synonymes en classes d'équivalences qu'on trouverait assez peu nombreuses et dont on verrait qu'elles entrent dans des relations stables. Autrement dit, la description apparaît ici gérée en vue de la procédure d'explication.

Dans les derniers chapitres, à l'exception du passage dans lequel est décrit la façon dont les Balinais vivent le temps, où l'on retrouve des énoncés du niveau des premières descriptions, il n'est plus fait mention que du CC (*le combat de coqs*) comme sujet de l'énoncé dans les passages qui font retour aux données de terrain. Le niveau d'abstraction est donc celui de la thèse même de la monographie et ces données sont reformulées comme dépendantes ou sous l'effet de l'explication.

3.2) Il est difficile de séparer niveaux d'abstraction et styles de configuration. Abstraire et objectiver sont deux faces d'une même opération. J'ai fait cette distinction pour la clarté de mon exposé, mais dans ce qui précède, on trouve déjà un certain nombre d'indices de leur liaison et c'est pourquoi je me limiterai aux mêmes exemples.

- Dans la première description du CC, le passage qui était la thèse de la nature métaphorique du CC (tout en en construisant l'objet) opère au moyen d'assimilations (*un pingre promet beaucoup, donne peu et à contre-cœur: c'est le coq retenu par la queue, qui saute sur l'autre coq sans l'attaquer vraiment*).

Celui qui étaie/construit sa nature métonymique structure l'espace (*entre les murs élevés, dans les cours bien closes, on garde des coqs de combat dans des cages d'osier que l'on déplace fréquemment*), et un découpage partitif des relations homme/coq (*ils seront une bonne moitié à tenir chacun son coq, à le maintenir entre ses cuisses... c'est lui qui se déplace pour aller s'accroupir derrière le volatile au lieu de se le faire passer...*), et celui qui veut montrer qu'il s'agit d'un "drame sanglant" multiplie, en les attribuant aux Balinais, les termes déontiques et évaluatifs. Le CC se structure donc sous différents aspects suivant l'étape du développement de la thèse.

Ensuite on verra décrits d'abord le cadre, la façon dont le match est convenu, comment il commence, comment il finit; puis la pose des éperons, le dispositif qui mesure le temps des différents moments du jeu, les manipulations que subissent les coqs de la part de leurs propriétaires avant que ne débute l'action, puis très brièvement celle-ci et son dénouement possible; enfin, les comportements de la foule qui assiste au combat et le rôle de règles du jeu et la fonction de l'arbitre qui les fait respecter. La description débouche, on s'en souvient, sur la reformulation de la thèse du CC comme "entité sociologique" sui generis où s'apparentent divertissement et vie collective.

La description ne suit qu'en apparence l'ordre historique du jeu, puisqu'on a déjà placé son dénouement au début où l'on voit l'entier de la scène au présent, comme dans un espace. D'ailleurs l'apparente chronologie donnée ensuite du développement du jeu est continuellement entrecoupée de descriptions de ce qui pourrait se passer, ou de ce qui n'arrive pas, ou pas toujours. La description figure ici un espace de jeux possibles. De plus, elle n'insiste et ne s'allonge que sur certains aspects de l'événement: les relations fines, gestes à gestes, qui font des coqs une partie étroitement imbriquée et réglée des actes courants de la vie quotidienne des hommes balinais, les manipulations et les soins maniaquement contrôlés entourant la préparation et l'issue du combat. Il est frappant de constater que de la bataille elle-même, pourtant au centre du jeu dans l'événement du terrain, il n'est quasiment pas question dans la description; on ne cesse d'en parler certes puisque c'est elle qui décidera du jeu, mais on ne la montre pas.

Cette absence même fait bien voir qu'il n'est pas question des coqs, mais des hommes et de leurs mises en scène. On peut donc schématiser un objet en laissant de côté certains aspects, ce qui est en soi banal, mais on peut aussi le faire de telle manière que cette absence soit elle-même significative.

- Geertz avoue s'être explicitement livré à cet exercice dans son exposé, lorsqu'il passe à la description du jeu d'argent, aspect du CC sciemment omis de la première description. Voilà une façon d'en faire ressortir l'importance pour la résolution du problème de la recherche, au moment où l'on vient à en parler (le "pivot").

Comme je l'ai esquissé plus haut, cette description est plus abstraite et plus technique, du point de vue de ce qu'elle configure. On observe qu'elle est entièrement organisée par une structure taxinomique (*deux types de paris, les paris du centre/du pourtour, les fortes/faibles cotes, leur montée/descente, les parieurs pour/contre, les favoris/non favoris les preneurs/donneurs, les coqs bien/mal assortis, les matchs à égalité/inégaux*, etc). On remarque aussi que les relations qui articulent entre eux les termes de ces couples d'opposés sont décrites de façon à faire apparaître une propriété d'asymétrie (*dans les paris du pourtour, qui ont lieu après la conclusion du pari central et l'annonce de son montant, les cris vont crescendo à mesure que ceux qui jouent le non-favori font leurs offres à tout preneur, tandis que ceux qui jouent le favori, mais qui ne veulent pas du prix offert, clament frénétiquement la couleur du coq pour montrer qu'ils sont, eux aussi, acharnés à parier, mais*

*qu'ils veulent une cote plus faible.* )

La logique du jeu liée à de telles asymétries que schématisent les descriptions (notons qu'il faut s'accrocher pour les lire !) en sera extraite dans la suite du chapitre : une proposition et deux conséquences expriment la mécanique formelle régissant le lien structurel entre la hauteur (ou la faiblesse) de l'enjeu du pari central (ou périphérique) et la forme de pari à égalité (ou inégal) que prend le combat. La mécanique responsable du "sérieux" (*depth*) du CC.

- Dans le troisième exemple dont j'ai parlé sous 3.1), la description est dominée par une structure argumentative ou, en réinscrivant des comportements décrits dans les passages précédents, des lois (factuelles ou normatives) sont formulées sous forme générale soit assertivement (*les coqs qui viennent de loin sont presque toujours les favoris*), soit conditionnellement (*si le cas se présente vous aurez un jeu bien tranquille*). Celles-ci servent de plus de base à des inférences dont certaines sont clairement celles du chercheur (*la coalition qui propose ou qui tire le pari central est toujours(...) constituée par des alliés structureaux(...)*). Ainsi le pari central (...) est l'expression la plus franche et la plus directe de l'opposition sociale... : la dette de jeu peut être à court terme et d'un montant très élevé. Structuralement parlant, on la contracte toujours envers des amis, jamais des ennemis). D'autres par contre sont plus difficiles à attribuer à la même instance de discours: le dispositif vous dont j'ai déjà parlé (*vous pouvez emprunter pour un pari : quand deux coqs sont hors de cause ou neutres en ce qui vous concerne, vous n'irez pas demander à un parent... vous verrez rarement s'affronter deux coqs*) fait du lecteur un Balinais, puisque ses normes vous impliquent, et du même coup un double du chercheur, ce qui a pour effet que tous deux (mais aussi nous, ou quiconque) ont l'air alors de raisonner indifféremment au moyen de et sur les normes balinaises.

On aurait donc dans cet exemple non tant une intrication de niveaux d'abstraction que de plans de discours. L'on voudra bien rattacher cette notion à celle d'un jeu de différentes instances d'énonciation, ainsi que je l'ai utilisée dans ce chapitre en m'éloignant un peu du premier usage, classique, que j'ai fait jusqu'ici de la notion de discours pour parler du mouvement même d'une procédure de résolution de problème schématisée à travers sa formulation textuelle. Ce second usage n'est à mon sens qu'un aspect du premier dès qu'il s'agit de schématisation.

On constate donc que les descriptions schématisent un objet d'enquête lié à la théorie qui en rendra compte, un observable, et non un "réel" du terrain qui serait donné comme tel. On observe également que, sous des formes diverses, des relations entre observateur, Balinais et lecteur y sont également configurées dans la façon même de présenter l'objet. En conclura-t-on, que la théorie est "dans" la description, ou qu'elle n'en est pas séparable, ce qui pour certains fournirait un critère pour distinguer l'anthropologie interprétative de toute autre démarche dans la discipline? Il me semble pouvoir soutenir au contraire que malgré leur complexité formelle et fonctionnelle les descriptions de Geertz satisfont au canon général et distinctif de l'exposé d'une connaissance qui s'efforce d'être empiriquement et théoriquement justifiée. J'en veux pour preuve l'attention, dont témoigne son texte, à distinguer différents niveaux, bien marqués, de formulations hiérarchisés dans une procédure de résolution de problème.

## Conclusions

L'esquisse d'analyse qui précède devrait laisser entendre que le problème des relations établies, dans le texte des *Notes sur le combat de coqs berlinois*, entre la part empirique et la part théorique de la monographie n'est pas simple dans le détail des formulations, mais que le mouvement d'ensemble du discours se laisse aisément reconstruire selon ses deux niveaux de procédures explicatives.

Ici, je vais me risquer à intervenir prudemment dans le champ de l'anthropologie comme épistémologue, malgré mon parti pris d'extériorité. Ce qui m'y autorise, c'est qu'on ne voit pas comment l'épistémologie pourrait éviter de faire figurer l'anthropologie dans l'ensemble des disciplines auxquelles elle doit faire appel pour traiter de son propre objet - les connaissances - et donc éviter d'être impliquée dans les débats que celle-ci mène sur ses propres démarches.

Je ne suis pas certaine que l'anthropologie gagne à opter pour un style plutôt littéraire de formulation de ses descriptions. L'idiographie (et le plaisir du lecteur) y trouve un bénéfice sans aucun doute, mais certainement pas l'idéographie. Je suis frappée de constater que les descriptions de Geertz, si elles nous font très bien "sentir" le côté à la fois sanglant, logique (maniaque?), mimétique et opératoire du CC, nous le font difficilement voir "avec les yeux de l'esprit" comme on dit, c'est-à-dire cerner sous une forme traitable.

Et on a le sentiment aussi qu'à peu de frais, elles pourraient prendre une forme plus régulière: malgré leur intrication de niveaux d'abstraction et de plans de discours dans une syntaxe complexe quoique très naturelle, elles sont effectivement configurées selon un plan précis en fonction des étapes du développement du discours.

Or peut-être fallait-il que les formulations réfléchissent (comme en miroir), l'état même de la recherche et les difficultés inhérentes à la construction de son objet? Sous cet aspect, le montage schématisant à géométrie variable, l'insistance sur le genre "essai" sont indéniablement réussis.

Cependant il est de fait aussi, ce qui est en partie masqué par la complexité même de l'écriture des "Notes", qu'aucune mention ne se rencontre ni du problème ni d'une quelconque théorie de l'observation (à de très rares indices près). Comme si ce n'était pas un problème pour la construction même de l'objet de l'enquête, comme s'il allait de soi que l'enquêteur, qui "y" était, savait "voir" et documenter ce qu'il fallait dans ce but. Certes, Geertz nous pose cette question dans la dernière phrase de son texte ("comment y accéder"), mais tout ce passe, avant, comme si on le savait déjà. Il y a cependant ce que les descriptions en montrent dans leurs configurations, mais sans le dire, et le récit du premier chapitre auquel je vais revenir.

Cette constatation me fait retourner à l'une des deux questions que je posais dans ma partie introductive. En quoi la monographie de Geertz peut-elle être dite l'indice de l'émergence d'un nouveau paradigme en anthropologie? D'abord, l'est-elle?

Je vais reparcourir brièvement, la liste des niveaux dans lesquels s'étagent la construction d'un objet de science, niveaux auxquels Geertz lui-même fait allusion dans ses écrits épistémologiques, qu'il pratique dans sa monographie, et en référence auxquels cette question pourrait recevoir une réponse circonstanciée.

Les "Notes" n'innovent certainement pas sur la question de l'observa-

tion puisque toute référence à celle-ci en est absente, qu'il s'agisse des descriptions, de leurs usages ou des commentaires méta-discursifs qui pourraient parler d'elle. Par conséquent, on ne sait pas de quelles opérations les descriptions sont le résultat, sauf en ce qui concerne l'indication que celles qui se trouvent dans le texte sont des reformulations de descriptions plus documentées. Mais Malinowski ou Radcliff-Brown l'avait déjà dit. L'image de l'observateur qui en ressort est celle d'une instance contemplative. Il en ressort aussi que celui qui écrit n'est pas celui qui décrit ! (1)

Elles n'innovent pas non plus en ce qui concerne les schèmes d'explication. L'idée d'explication structurale, ou celle, fonctionnelle (même corrigée) ont de grands Ancêtres.

L'idée que la culture est d'essence sémiotique n'est pas nouvelle non plus. *Volens nolens* Geertz est dans la tradition lévi-straussienne même là où il met en jeu les moyens théoriques les plus sophistiqués pour construire son objet, c'est-à-dire le CC comme texte.

Toutefois l'intérêt de son approche me paraît résider sans conteste dans le fait qu'il thématise très fortement ce postulat de l'essence sémiotique de la culture; après lui, plus moyen de l'oublier et de faire comme si le terrain de l'anthropologue pouvait être abordé avec les mêmes moyens que celui de l'herpétologue ou du géologue, c'est-à-dire comme si le chercheur n'avait à répondre qu'à des indices, et non à de signes. Et qu'il le thématise de plus selon toutes ses dimensions, y compris sociales et affectives, dimensions qu'un Lévi-Strauss a en partie réduites à leurs aspects intellectuels, en une psychologie cognitive d'avant la mode.

C'est tout le problème de l'observation en anthropologie qui se trouve néanmoins posé indirectement par là (2), même si Geertz en dit peu lui-même, plus que le problème de la théorisation qui me paraît rester comme toute assez classique et conforme aux canons habituels; et ceux-ci, je les crois inévitables, dès qu'on prétend à la connaissance positive, aussi attentif soit-on à la variété des outils conceptuels et des schémas d'inférence ou d'argumentation disponibles selon les disciplines, leur état d'avancement théorique et la nature de leurs rapports à leurs terrains propres.

Une autre originalité des "Notes" me paraît résider dans l'usage qui y est fait de l'"inférence diagnostique"; une fois les signes-objet construits comme observables, celle-ci les considère comme porteurs des symptômes d'une double opérativité structurelle responsable de leur efficacité. Je n'ai fait que mentionner ici cet aspect du texte de Geertz sans l'analyser; resterait à montrer comment, à un niveau d'abstraction donné, les descriptions sont configurées de manière à autoriser ce type d'inférence.

Là où les "Notes" me paraissent certainement innover, c'est en effet dans leur façon de mettre en scène, au moyen de formulations complexes et intriquées, une démarche de "*theory building*" selon l'expression de leur auteur.

Mais on donne ainsi une idée du prix à payer, sur le plan de la "clarté" et de la "distinction", lorsqu'on choisit sciemment d'exposer une pensée en voie de formation, et une idée des risques épistémologiques que l'on court à publier un produit dont on veut consciemment schématiser le caractère inachevé. On montre cependant aussi, et c'est ce qui me paraît le plus instructif dans le texte de Geertz, la puissance constructive des langages "quotidiens"

(1) S. Borutti, (1986), 906.

(2) D'autres qui l'affrontent, comme Favret-Saada citée ci-dessus, insistent sur la nature inévitablement interactive et langagière, donc toujours sémiotique du rapport de l'anthropologue avec d'"autres", son terrain, ce qui pose de gros problèmes (et suggère déjà des solutions possibles, partielles et amendables) à tous les efforts de standardisation que les chercheurs sont obligés d'imaginer pour contrôler, même minimalement, leurs procédures de prise de données.